51
no. 48

LE VOYAGE DE LA FRANCE A S. GERMAIN,

AVEC SES PLAINTES à la Reine, contre le Cardinal Mazarin. Et ſes prieres pour la Paix, & le retour de leurs Majeſtez à Paris.

Par L.B.E.S.D.G.M.O.D.R.

A PARIS,

M. DC. XLIX.

LE VOYAGE DE LA FRANCE à Sainct Germain, Auec ſes plaintes à la Reyne, contre le Cardinal Mazarin Et ſes prieres pour la Paix, & le retour de leurs Majeſtez à Paris.

N'ESPERE pas Muſe profane,
Que pour auoir l'oreille D'ANNE,
Ie reclame icy ton ſecours;
La iuſtice de ma querelle,
Fait que toute ſeule i'y cours,
Pour plaider ſeule auſſi ma cauſe deuant elle.
C'eſtoit vne Dame eſplorée,
De douleur iuſqu'au cœur outrée,
Que ie rencontray au chemin,
Qui va de cette grande Ville,
Droit à celle de Sainct Germain,
Qui ruminoit ces Vers, marchant d'vn pas habile.
Ses cheueux eſpars ſur ſa face,
N'empeſchoient point d'en voir la grace;
Non plus que ſon graue maintien;
Elle n'auoit pour équipage,
Qu'vn baſton blanc pour ſon ſouſtien,
Et point d'autre attirail, nul Laquais, point de Page.
D'abord que ie l'eus attrapée,
Ie l'eſtonnay de mon eſpée,
Et me fit ſigne que le fer
Eſtoit ſon plus grand aduerſaire;
Et ſi-toſt laiſſa eſtouffer,
Ce que meſmes aux vens el[illegible]

Ie connus grande inquietude,
Grande haine à la ſeruitude,
Vn cœur vaillant & genereux;
Mais vne grand' douceur de fille;
Et ſon entretien gracieux
M'apprit qu'elle cherchoit à ſe rendre tranquille.
Que pour cet effet à la REYNE
Elle alloit raconter ſa peine:
Cecy me rendit plus diſpos;
Ie l'accompagne; & arriuée,
A la REYNE tinſt ce propos,
Dont la ſuitte eſt icy, nullement controuuée.
Voyez, ſouſcilleuſe PRINCESSE,
Comme ſeule à vous ie m'addreſſe,
Pour vous faire entendre les cris,
Que font les Peuples & les PRINCES,
Non ſeulement dedans Paris,
Mais generalement dans toutes les Prouinces.
Vous ſeriez par trop endurcie,
Si cette parole tranſie
Ne vous attendriſſoit le cœur;
Elle ſ'eſtend iuſques aux Poles,
Tous les Eſtats en ont horreur;
Preſtez luy donc l'oreille, & non pas les eſpaules,
Dedans vos vrgentes affaires,
Les repugnances populaires
Ont irrité voſtre courroux;
Mais c'eſt l'effet de la miſere,
D'vn Peuple, qu'on ſucce touſiours,
Et qui n'a plus dequoy vous pouuoir ſatisfaire.
On ne vid iamais de ſupplice
Eſtably ſinon pour le vice,
Comme le prix pour la vertu:
Or [illegible] plus l'impuiſſance
[illegible]le abbatu
[illegible]eluy d'Innocence.

Et

Et pourtant, ô puiſſante REYNE!
Les Innocens ſont à la chaine,
Sans l'vſage de liberté,
Hors celuy, qu'ils ont de nature,
Qui ne peut pas leur eſtre oſté,
Sans faire à ſon Autheur vne trop grande injure,
Ce ſont les effets d'vne haine,
Non pas de ROY, non pas de REYNE,
Mais d'vn mal-heureux Eſtranger,
Vn Traiſtre, vn perfide Miniſtre,
Qui pour voſtre Eſtat rauager,
Sous ce Titre, jamais ne fut que trop ſiniſtre.
Oüy, MADAME, c'eſt vn Traiſtre,
Qui veut vn jour ſe rendre Maiſtre
De tout ce floriſſant Eſtat;
Et n'y aura point d'artifice,
Qu'il n'engage à cét attentat,
Sous pretexte toûjours de vous rendre ſeruice.
Pour ſoûtenir ſes entrepriſes,
Par luy les Finances ſont priſes;
Il enleue la nuict des Roys
Noſtre ROY de ſa grande Ville,
Qui fut toûjours de nos bons Roys
Le plus preſent ſecours, & le plus fort azyle.
Et pouſſant plus auant l'ouurage,
Il veut faire ſentir ſa rage
A ces Nobles Pariſiens,
Il les veut auoir par famine,
Comme ſi les Siciliens
Eſtoient plus riches qu'eux, en bleds ou en farine.
Car déja les Troupes venuës
Des Eſtrangeres avenuës,
Où elles eſtoient pour le Roy,
Et tout ce qu'il a dans ſes Gardes,
Viennent tout mettre en deſarroy;
Et on ne void plus rien, que ces Troupes pillardes.

On saisit les Bourgs & Villages,
On bousche aussi-tost les Passages;
On veut donner vn frein à l'Eau,
Pour empescher que la Riuiere
Porte à Paris aucun Batteau,
Et ne luy rende plus son secours ordinaire.
Paris surpris, ferme ses portes,
On se deffend de ces Cohortes:
Et pour soulager des milliers
D'vn Peuple qui craint la famine;
On trouue d'Illustres Guerriers,
Qui repoussent l'effort des Troupes Mazarines.
Le veritable Sang de France
Prend le party de l'Innocence,
Conty, Longueville, Beaufort,
Auec eux Elbeuf & la Motte,
Et d'autres qui par leur effort,
Ont fait aux grands Conuois iusqu'à Paris escorte.
Puis Dieu qui les Innocens vange,
Du costé de Paris se range;
Il permet vn déluge d'eaux,
Qui ayans emporté les Digues,
Laisse le passage aux Batteaux,
En vins, bleds, bois, & foins, plusque jamais prodigues.
Ainsi vous voyez, Grande REYNE,
Que toute la plus grande peine,
Que le peuple peut ressentir,
N'est pas la disette de viure;
Mais d'auoir sceu le ROY partir,
De nuict, & enleué, & ne l'auoir pû suiure.
De ce bon PRINCE on plaint l'Enfance,
On se plaint que vostre presence
Ait esté à l'Enleuement;
Cela faisant aux Peuples croire,
Que vous prestiez consentement
Au rapt de ce voleur perfide & sanguinaire.

Cecy ternira voſtre gloire,
Il alentira la memoire,
De voſtre haute Pieté;
Et puis ſçachant que cét Infame
Eſt ennemy de Chaſteté,
La voſtre auroit bien peine à s'exempter du blâme.
Quoy qu'on n'ait point de méfiance
De voſtre chaſte conſcience,
Parfois pourtant certains Eſprits
Se forment diuerſes penſées,
Dont toûjours ils reſtent épris,
Iuſqu'à ce qu'ils en voyent l'apparence effacée.
C'eſt ce beau Cardinal de Rome,
(Fuſt-il bon Docteur de Sorbone)
Qui vous expoſe à cét affront;
Quoy qu'on n'ait pas cette creance;
Et puis tout l'Eſtat ſçait au fond,
Qu'en cela vous n'auez que trop de Con ſcience.
Les autres Princes par maxime,
Prés de luy fomentent ſon Crime,
Et ſous vn tiltre ſpecieux,
Preſtans la main à ſon caprice,
Ils le font plus ambitieux,
Et moins capable encor d'écouter la Iuſtice.
Et cependant ce Grand Miniſtre,
Qui fut jadis vn petit Cuiſtre,
Se voyant ainſi maintenu;
Gaſte plus l'Eſtat par ces Peſtes,
Que dix Roys qui l'ont ſouſtenu,
N'ont pû faire de bien par toutes leurs Conqueſtes.
Dehors, il fomente les Guerres;
Dedans, nos Villes, & nos Terres
Par luy ſont en confuſion:
Il vous charme; Il endort vos Princes;
Et donne à ſon ambition
Le ſang de vos Subjets de Paris, des Prouinces.

On void les Villes desolées,
Tant de belles Maisons pillées,
Tout le Commerce renuersé;
Le sang d'vn Frere par vn Frere,
D'vn Pere, par le Fils versé.
Voila ce que produit ce braue Ministere.
Les embrazemens des Villages,
Les Viols, Blasphémes, Carnages,
Les Vols aux Villes comme aux Champs;
Toutes vos Finances taries,
Sont de ce Ministre méchant
L'effet qu'ont suggeré ses hautes barbaries.
Les vrais Tuteurs de la Iustice
Ont esprouué ses artifices:
Et personne, hors les Maltoutiers,
Ne peut dire que l'Eminence
N'ait de son bien plus des deux tiers,
S'il n'a pû sur son sang exercer sa vengeance.
Mais bien plus! Car son impudence
A monté jusqu'au sang de France,
Voulant étouffer de nos Roys
Ces Surgeons, par tout tant Illustres:
Et pour mieux établir ses lōix,
Oster tout ce qui fait de l'ombrage à son lustre.
Ces Arcs-boutans de la Couronne,
Qui sont prés de vostre Personne,
Dont quelques-vns contre l'Estat,
Fomentent toutes ses malices,
Pourront sentir son attentat,
Et vn jour éprouuer sur eux ses artifices.
Cela est peu à son courage,
Il veut qu'on ressente sa rage
Iusqu'aux Lieux consacrez à DIEV;
Les Filles y sont violées,
Sans respect du Voile & du lieu,
Et pour sa passion la plus part enleuées.

Et ce qui fait horreur à dire ;
Sans crainte de prouoquer l'ire
Du Pere commun des Mortels ;
On met sous les pieds les Reliques ;
De la dépoüille des Autels,
On a veu reuestir de sales Impudiques.
Mais on void que ces detestables
De nos Temples sont leurs Estables ;
On void par vne impieté,
Qui passe la diabolique,
Mettre aux pieds la Diuinité,
Sans craindre de là haut vn chastiment tragique.
L'Histoire vn iour en fera lire,
Plus qu'à present ie n'en peux dire ;
Ny ceux là n'en diront assez,
Qui restent encor sur la terre ;
Ny ceux qui desia trespassez
Criminels aux Enfers, sont depuis cette Guerre.
Helas pitoyable REGENCE !
Qu'vne effrenée licence,
S'attaque à la Diuinité :
Apres cela que peut-on plaindre ?
Le vol, viol, feu, pauureté,
Famine, Peste & Mort, seront tousiours à craindre.
Hé ! qui n'aura encores crainte,
Que ce Tyran sous quelque feinte
Ne face esloigner nostre ROY ;
Et que lors nous voyans sans Pere,
Il face vne nouuelle Loy,
Cruelle à ses Subjets, & honteuse à sa Mere ?
Pourquoy cette enorme despence,
Pourquoy nos Iustes hors de France,
Par ce Larron de Cardinal ;
Deuons nous pas craindre, MADAME,
Qu'il traicte ainsi l'Original
Pour paruenir au but qu'il propose en son ame ?

Hé! pourquoy tant de Tyrannie?
A quoy bon cette felonnie?
Du moins vn deſſein ſi profond
Tend à mettre l'Eſtat en pieces,
Afin d'en attraper le fond,
Et faire à vos Enfans des Femmes de ſes Niepces,
Et quand DIEV qui deffend la France
Reprimera cette arrogance:
Touſiours ces exploits belliqueux
Auront fait vn petit Monarque,
Qu'on nommera le ROY des Gueux,
Aiſé à l'Eſtranger d'enleuer de ſa Barque.
Voyla ce que voſtre REGENCE,
Aura ſouffert de l'Eminence:
Voyla les merueilleux ſecours
Que vous aurez de ſon ſeruice,
D'auoir perdu en peu de jours
Vn Eſtat floriſſant pour ſuiure ſon caprice.
DIEV deſtourne cette tempeſte
De noſtre Eſtat; de voſtre teſte,
Il y a deſia trop de temps,
Que nous ſuiuons la Monarchie:
Nous ſerons touſiours bien contens,
De ne point éprouuer l'Eſtat d'Oligarchie
DIEV nous preſerue de l'injure,
Que dedans cette conjoncture,
Nous feroit ce Sicilien:
Ce vray Diable de Nature,
Où tout au moins Magicien,
Faiſant pis qu'vn Demon ſous voſtre couuerture.
Le plus grand malheur de l'affaire,
Eſt que l'on veut touſiours vous taire
Le mal, qu'on fait ſous voſtre nom:
Les flatteurs vous perdent, MADAME,
Il mettent bas voſtre renom,
Et DIEV ſçait, ſi ce mal n'ira point iuſqu'à l'ame.

I'y ſuis par trop intereſſée,
Pour vous y laiſſer enlacée,
En déguiſant la verité ;
Moy qui ſçait que voſtre clemence,
D'vne ſimple temerité,
N'euſt jamais exigé ſi rude penitence.
Vous ne voyez pas tous les glaiues
Qui font les Orphelins & Vefves ;
Qui rempliſſent nos Hoſpitaux,
D'où tant des plaintes ſans pareilles,
Reſſonnent juſqu'à vos portaux,
Et n'ont encore pû atteindre vos oreilles.
Ouurez-les ; & plus exorable,
Oyez qu'on dit aille au Diable,
Au Diable, le Cardinal !
Puis qu'il n'eſt venu dans la France
Que pour y faire tant de mal,
Et ternir pour jamais l'éclat de la Regence.
Sont les vœux qu'vne Populace,
Peut faire dans telle diſgrace,
En plaignant ſon affliction ;
Et chercher en ce qui luy reſte,
Vn peu de ſatisfaction,
Souhaitant loin l'Auteur d'vn mal-heur ſi funeſte.
Il eſt vray que jamais de Rome
Ne vint vn plus mal-heureux homme ;
Pour vous, MADAME, ayez égard,
Que dans ce cruel Miniſtere,
Vous n'ayez pas la moindre part ;
Car on feroit pour vous vne meſme priere.
Pour preuenir cette diſgrace,
Accordez à la Populace,
Mais accordez à tout l'Eſtat,
Vne PAIX tellement certaine,
Qu'on ne craigne point de reſtat,
Qui laiſſe en quelques cœurs contre vous de la haine.

Commencez, s'il vous plaist, MADAME,
Par chasser de vous cét Infame;
Et que jamais dedans l'Estat
On en ait la moindre memoire;
Qu'il aille à son Cardinalat,
Lonner sujet pour luy d'vne meilleure Histoire.
Suyuez l'avis de tant de Sages,
Qui ressentoient bien ces presages,
Quand ils ont ensemble arresté,
Que nul Estranger dans la France
N'auroit auec la Majesté
Aux affaires d'Estat, ny voix, ny Intendance.
S'il veut auoir vne Couronne,
Qu'il aille conquerir à Rome,
Celle-là de la Papauté;
Il aura de quoy satisfaire
A cette grande auidité,
Qui de tous les Estats la rendu aduersaire.
Toutes fois; Non. Que ce bon homme
Ne soit point fait Pape de Rome,
Ses Ministeres interdicts,
Pourroient de nous tirer vengeance,
En nous fermant le Paradis;
Du moins n'aurions nous iamais plus d'Indulgence.
Qu'il soit où vous voudrez, MADAME,
Pourueu qu'il se rencontre vne Ame
Hors de la resolution,
De le traitter comme il merite;
Ie n'en seray pas caution,
Car tous le voudroient voir cõme vn autre Hippolyte.
Que s'il trouue vn lieu d'asseurance,
Qu'il abandonne la REGENCE,
Qu'il nous laisse en Paix desormais
Il n'y deuroit pas auoir peine,
On sçait qu'il ne l'ayma iamais
Et toûjours témoigna luy porter de la haine.

Que

Que Condé ſon grand Tutelaire,
Son Protecteur ſi ſalutaire,
L'enferme dans ſon Chaſteau-Roux,
Dans Mourre, ou dans la Tour de Bourge,
Là il fuïra le courroux
Des Peuples animez, ſi jamais il n'en boûge.
Mais ſur tout qu'il rende à la France,
Ce qu'il a volé de Finance,
Et ſi par ſes fortes raiſons,
A quelque Royaume il aſpire;
Que dans les Petites-Maiſons
Il aille pour jamais établir ſon Empire.
Et toûjours écoutez ces Sages,
Intereſſez aux avantages
Du Roy, de Vous, & de l'Eſtat;
Iamais plus d'Eſtrangers en France,
Pour y tailler du Potentat,
Et plonger vos Subjets dans la mer de ſouffrance.
Ce ſont ces Senateurs Auguſtes,
A qui ne faut point tant de Iuſtes,
Les vrais Protecteurs de nos Rois,
Qui pour gloire de leur ſeruice,
N'ont que la pratique des Loix,
Et rendre à vn chacun, ſelon Dieu, la Iuſtice.
Puis ramenez noſtre MONARQVE;
Sans vous deux, cette grande Barque,
Ne croira iamais eſtre au port:
Elle craindra le meſme orage,
Si vous ne faites vn effort,
Pour l'aſſeurer qu'elle eſt ce coup hors du Naufrage.
Nous voulons voir ces beaux Viſages,
Que durant l'Hyuer, les nuages
Nous ont ſi triſtement caché:
Pardonnez à cette tendreſſe;
C'eſt là vn innocent peché,
Que ne blâma jamais vne bonne Princeſſe.

La PAIX qui du Ciel eſt la Fille,
Sans vous (les Dieux de cette Ville,
Les Dieux de ce puiſſant Eſtat)
Aura peine de nous paroiſtre,
Perſonne n'en fera eſtat,
Si vous ne l'amenez pour la faire connoiſtre.
Paris, eſt vn grand Corps ſans vie,
Depuis que l'Ame en fut rauie;
Il faut, pour le reſſuſciter,
Reuenir au pluſtoſt, MADAME,
Et faire auec vous raporter
Noſtre Roy, voſtre Fils, ſon amour & ſon Ame.
Ainſi le Prophete Eliſée,
Par la Sunamite affligée,
Requis de voir ſon Enfant mort,
Va chez elle en propre perſonne,
Où tirant de ce triſte ſort
L'Enfant priué du jour, l'Eſprit il luy redonne.
Faites-nous vn juſte partage
De cét ENFANT, noſtre heritage,
Puiſque par vn vœu ordonné,
Qu'il pleuſt à Dieu vous faire Mere:
Apres vingt ans il l'a donné,
A nos ardens ſouhaits, à nos juſtes prieres.
Vous ſçauez la réjoüiſſance,
Qu'on receut à cette Naiſſance;
Ce DAVPHIN fit toute la joye,
Qui deuoit diſſiper la Guerre;
Et d'vne generale PAIX,
Arborer l'Eſtendar deſſus toute la Terre.
Paris n'a ſes portes fermées,
Que pour repouſſer les Armées,
De tous ces illuſtres Bourreaux;
Et ſi ſe deffendre eſt vn crime,
Ils ont deſia de leurs couſteaux
Noyé dedans le ſang, mainte & mainte Victime.

Mais si c'est auec innocence,
Si c'est pour conseruer la France,
Et pour fuir l'oppression,
D'vn Vsurpateur tyrannique;
Ce n'est plus lors Rebellion,
Mais de nostre vertu, vne illustre pratique.
Nos cœurs pendant tous ces outrages,
Ne vous font pas moins leurs hommages:
Au Roy ils sont tousiours ouuerts,
A Vous, & à tous nos bons Princes,
Du sang des Ennemis couuerts,
Pour le bien de Paris, pour le bien des Prouinces.
Venez donc dedans vostre Ville,
Nous verrons la Guerre Ciuile
Aussi tost dedans le tombeau:
Les membres de ce grand Empire
Se restabliront de nouueau,
Luy apportant la Paix, vous serez son grand Mire.
Soyez à nos souhaits propice,
Et l'on reuerra la Iustice
Regner sous Vous plus que jamais;
La Religion eclypsée
Prendra son lustre desormais;
Et le beau temps viendra, la tempeste passée.
Vous restablirez le Commerce;
Vous remplirez tout d'allegresse;
Vous tirerez d'oppression
L'Innocent, qui seruoit de marche
A ce Gouffre d'ambition,
Pour vsurper sur Vous la premiere démarche.
Vous chasserez tous nos desastres:
Il semble desia que les Astres,
Nous rendent leurs plus doux aspects:
Les Elemens & la Nature,
Pour joindre auec nous leurs respects;
Tapissent les chemins d'vne gaye verdure.

L'Avril n'eut jamais tant de Roſes,
Que vos Lys en verront d'éclôſes,
Pour vn bon-heur ſi ſolemnel;
Et iamais les Ames bien nées
N'adreſſerent à l'Eternel,
De plus ardens ſouhaits, que pour ces Deſtinées.
O! que vous ſerez glorieuſe;
Que la France ſera heureuſe:
Le Roy & Vous, nos beaux Vainqueurs,
Trouuerez comme dans vn Louure,
Des Trônes au fond de nos cœurs,
Qu'vn amour violent en Vous attendant, ouure.
Apres vos Peuples ſous les Armes,
N'auront iamais de plus grands charmes,
Que d'aller ſur les Ennemis
Porter l'Authorité Royalle,
Afin que les ayans ſoûmis,
Ils les faſſent ſigner vne Paix Generalle.
Ainſi finit la Noble Dame,
Ayant ce qu'elle auoit dans l'ame
A la PRINCESSE déchargé:
Ie connus que c'eſtoit la FRANCE,
Par ſon habit de Lys chargé,
Qu'elle auoit découuert pour auoir Audiance.
La REINE, qu'vne douleur viue
Auoit rendu fort attentiue,
Tira du cœur quelque ſoûpir;
Puis dans ſon Cabinet l'emmene:
Et moy tout preſſé de partir;
Ie vins, & comme vous, j'attens qu'elle reuienne.

FIN.